

Général Mazon.

Mon journal personnel sommaire.

1939 - 1945

Le 2 septembre 1939, quand éclata la 2^e guerre mondiale, je commandais, depuis ma sortie du Centre des Hautes études militaires, en 1934, l'artillerie du 4^e corps d'armée, au Mans. Le commandement comprenait six départements : Eure et Loir, Sarthe, Orne, Mayenne, Ille et Vilaine, Côtes du Nord.

à la mobilisation, le 4^e C.A. appartenait à la VI^e Armée (général Corap), puis passa à la I^{ère} Armée (général Blanchard). Il couvrit d'abord la frontière, dans les Ardennes, de part et d'autre de Mézières, avec P.E. à Remigny, puis fut placé en réserve, un peu plus au Nord, avec P.E. au Château.

Le 10 mai 1940, nous entrions en Belgique, cinq jours après nous étions engagés sur la ligne Bruxelles - Namur, contre à Gembloux.

L'artillerie que je commandais n'était pas encore entièrement déployée qu'elle recevait l'ordre de repli.

Repli précipité par des routes encombrées.

Pendant que la 1^{ère} Armée se rétablissait sur la Sambre, face au Sud-Est, le 4^e C.A. entre Valenciennes et Braichain. J'étais félicité officiellement (ordre du C.A. du 21 Mai 1940) pour la belle exécution de ce mouvement de repli par l'artillerie. C'était, en effet, une belle artillerie, solide, bien encadrée, bien instruite et bien remontée.

Les allemands s'avancèrent sur Arras, puis Boulogne, un nouveau repli s'imposait, les 27 et 28 Mai, sur Dunkerque, seule issue encore possible.

Le 29 Mai le 4^e C.A. se trouvait engagé, et acculé à l'Est de Steinwerke, où son Etat-Major, le général Coum^{old} le C.A. et le général Prioux, coum^{old} la 1^{ère} Armée, étaient faits prisonniers.

Je parvenais, avec mon E.M. mon artillerie lourde et quelques autres éléments, à gagner Dunkerque, où nous étions embarqués pour l'Angleterre dans la nuit du 1^{er} au 2 Juin.

Débarquement à Douvres. Transport par voie ferrée à Southampton, puis, par bateau à Cherbourg, où je débarque le 4 Juin. Regroupement en Normandie.

Mon corps d'armée est alors dissout. Personnellement j'ai été remis à la disposition du ministre, et, dans le désordre de la retraite, ne peux recevoir d'autre commandement.

Je me retire à Carbet, où les miens & tout réfugiés, puis à Sarrians, dans la propriété familiale de Clos.

En Décembre 1940, je me rends clandestinement au Mans, en zone occupée par les Allemands, où mon épouse, Yvonne, m'a précédé, pour faire évacuer notre domicile, et rentrer en possession de notre mobilier. Celui-ci peut enfin être mis en route sur Avignon, non sans peine...

Je tente moi-même, de regagner cette ville, suis arrêté à Moulins (ligne de démarcation de la zone occupée) le 10 Janvier 1941, et refoulé par les Allemands sur le Mont. Je parviens cependant, par un stratagème, à franchir le pont sur l'Allier, et la ligne de démarcation, et à regagner Sarrians, où, en famille, nous passons quelques mois.

J'y suis nommé président de la Région des combattants, instituée par le Maréchal Pétain. fonctions que je remplis jusqu'en 1942, époque où je ne crois plus pouvoir m'associer à la politique de cet organisme.

En Novembre 1941, nous nous installons à Avignon, 3^{bis} rue Victor Hugo.

Le 2 juillet 1943, j'achète la petite propriété des Haut-Perché, quartier du Canon, par Rijacet (Gard). Nous y faisons de longs séjours dans des conditions

matérielles difficiles.

J'avais été nommé général de Division le 13 Mars 1940, puis placé par anticipation dans le cadre de réserve le 20 août 1940, sans avoir pu recevoir un commandement correspondant à ce nouveau grade. L'armistice avait amené la dissociation de l'armée, les limites d'âge ^{étaient} abaissées de deux ans, et 67 généraux passaient au cadre de réserve en même temps que moi.

J'avais soixante ans et un mois.

Le 3 Mai 1944, la police allemande se présentait, d'abord au Clos (Sarrians), puis à notre domicile, rue Victor Hugo, à Avignon, et m'invitait à la suivre. Il ne s'agissait, disait-on, que de quelques renseignements à me demander. En fait, j'étais conduit à la prison des Baumettes, près Marseille, mis en cellule, puis transféré, avec d'autres officiers généraux suspects au camp de Compiègne, et, de là, à Godesberg sur les bords du Rhin.

Nous y occupions un grand hôtel, mais cerclé de fils de fer, surveillé par des miradors, sous la direction de la Gestapo (Police d'état allemande).

Fin Février 1945, l'avance des Américains amena les Allemands à nous replier en Bohême, au château d'Eisenberg, où nous arrivâmes fin Mars, après de longues et pénibles étapes.

À Eisenberg, rendez-vous de chasse, solidement entouré par des fils de fer électrifiés, en pleine forêt, nous retrouvâmes une dizaine d'autres Déportés - Nourriture rare et mauvaise, régime sévère, secret absolu, corvées...

Enfin, au début de Mai, la résistance allemande s'écroule - les Américains approchent par l'Ouest, les Russes par l'Est - après avoir projeté de nous transférer dans le Tyrol, le commandant du camp, livré à lui-même, ne voyant plus d'issue possible, et craignant les représailles des Alliés, se décide à

nous libérer. Il nous fait conduire à la gare, où nos wagons sont accrochés à un train de bletés.

Nous arrivons à Carlsbad, le 10 Mai, ¹⁹⁴⁵ jour de l'Ascension. Nous y trouvons les premiers éléments américains.

Enlevés en camion, restaurés, bien cachés, nous parvenons, le lendemain même à Nuremberg, et, le même ^{jour} ~~lendemain~~, 11 Mai, un premier groupe, dont je fais partie, atterrit, en avion militaire au Bourget; de là à Paris, où, après visite sanitaire et reconnaissance d'identité, nous recevons les premières nouvelles de nos familles.

Le dimanche 13 Mai 1945, à dix heures du matin, j'arrivais à Avignon, après une déportation de un an et dix jours, fébrile en alertes pour moi, et en inquiétudes pour ma famille, restée sans nouvelles de moi.
